

LA NOUVELLE CRITIQUE
19, Rue Saint-Georges-IX
JANVIER 1964

La 3ème Biennale

même si c'est là l'élément de choc, mais aussi la démarche consciente de l'humanité pour anéantir la menace et pour vivre; le sursaut qui du même coup est capable de mettre fin pour toujours au fléau de la guerre tout court. Cette idée de paix, comme base fondamentale d'une ère nouvelle de la vie des hommes, c'est probablement l'idée la plus révolutionnaire de notre époque.

Nous ne nous y adaptons que progressivement, en nous arrachant peu à peu à la notion ancestrale de la fatalité de la guerre et en la détruisant en nous. Ce n'est pas là une question politique, c'est une transformation de toute la conception de la vie et de toute la pensée. J'étais frappé dernièrement, en lisant un article dans *La Nouvelle Critique*, de Boris Taslitzky sur Delacroix, par ce qu'il écrit à propos du romantisme en peinture, de son caractère de violence : « Même dénonçant la guerre, c'est elle qu'il aime ». Il dit aussi : « Le romantisme de notre époque sera le romantisme de la paix ». Et il ajoute : « Il sera d'essence et de résonance réalistes ». C'est un point sur lequel on peut discuter; pour ma part je le crois vrai. Ce n'est pas du tout une question de forme, mais d'esprit. L'optimisme ne s'improvise pas, sinon il est faux. Il faut le vivre, il faut que l'idée s'empare des êtres, se coule dans les sensibilités. Alors les formes sont imprévisibles, mais la paix sera aussi un thème de génération.

JEAN PICART LE DOUX. — Je me permettrai de poser une question à Jean Milhau : Comment l'artiste peut-il, aujourd'hui, exprimer ou son angoisse ou sa révolte, ou son combat pour la paix, alors que tant de peintres se cherchent avant tout un style et une écriture et prennent, à mon sens, les moyens pour la fin ? Est-ce un passage, une transition nécessaire que cette recherche à tout prix d'un moyen d'expression ? J'aimerais beaucoup que tu me répondes à ce sujet parce que je suis comme toi, je pense que les artistes ont quelque chose à dire, que la plupart veulent le dire très sincèrement, mais que, dans notre époque de confusion, cette recherche à tout prix d'une écriture individuelle les paralyse.

JEAN MILHAU. — Les choses, à mon sens, sont indissolublement liées. La recherche d'un style et d'une écriture sont à la fois fin et moyen. Mais il est vrai que le rapport forme-contenu n'est pas un rapport simple, idéal. Il se réalise dans telles ou telles conditions, avec l'incidence d'autres rapports, j'allais dire qui le vicent, non qui le font ce qu'il est. Par exemple, les conditions extérieures. Il est évident qu'une grande pression est exercée aujourd'hui sur le créateur pour l'enfermer dans la recherche formelle, pour le détourner de toute signification. Il n'en est que

158 plus remarquable que se dégage de cette contrainte même une

signification plus intense, plus âpre que jamais. Reste l'idée que tu as toi-même exprimée, celle de la confusion, de l'obscurité du contenu, laquelle est effectivement entretenue par toutes sortes de mystifications. C'est pourquoi, sans doute, nous restons généralement sur le thème de l'angoisse... encore que bien des exemples aient été cités ici-même, qui montrent que la dénonciation peut aller assez loin. A la réflexion, je me demande si ton observation est vraiment fondée. Elle l'aurait été, il y a quelques années, aujourd'hui j'ai le sentiment que la jeune génération est plus préoccupée de dire, par tous les moyens, que de trouver un style. Ce qui lui manquerait plutôt, c'est une formation sûre, lui permettant de s'exprimer en s'élevant au style.

JEAN-PIERRE JOUFFROY. — Je crois qu'il n'y a pas de conscience sans langage. Je crois donc que chez un peintre la voie la plus naturelle de prise de conscience c'est la peinture, c'est ce langage de développement. Et c'est en regardant sa propre peinture qu'on peut se tâter le pouls.

Mais Jean, tu parlais tout à l'heure, d'introspection. Je crois, en effet, que c'est une méthode pratiquée couramment par des peintres en ce moment, comme tu le faisais remarquer. L'ennuyeux pour ses adeptes, c'est que l'introspection est reconnue depuis soixante ans comme le plus mauvais moyen d'investigation psychologique (dont il faut chercher le fonds scientifique chez Pavlov et chez Freud).

Je crois qu'il faut admettre avec Henri Wallon le solipsisme comme un des moments nécessaires du développement de l'être humain. Et je réponds donc à Picart Le Doux, se chercher un style, une écriture avant toute chose c'est, paraphrasant Descartes, dire : « Je peins, donc je suis ».

Mais il me semble aussi que c'est une chose que l'on ne peut se dire qu'une fois. Or, la caractéristique esthétique de notre époque, c'est la stéréotypie, la répétition lassante des formes; qu'un créateur se répète, cela devrait lui mettre la puce à l'oreille : cela signifie une paille dans la pensée.

Il me semble qu'il faut essayer de situer le problème de la naissance historique de l'art informel. La mode de l'art informel s'est répandue à partir de la crise de développement de l'art abstrait dans les années 50; devant l'incapacité où était l'art abstrait de créer de nouvelles formes.

De 1945 à 1950, on a vu des artistes qui ont réellement cherché de nouveaux moyens d'expression plastique et qui les ont trouvés. Ces artistes, nous les connaissons, ils s'appellent Vieira da Silva, Nicolas de Staël, ils s'appellent Poliakov, ils s'appellent Lapicque, Bazaine, Manessier, Pignon. Je n'en cite que quelques-uns. J'appartenais à cette école, tout jeune parmi ces gens qui étaient plus